

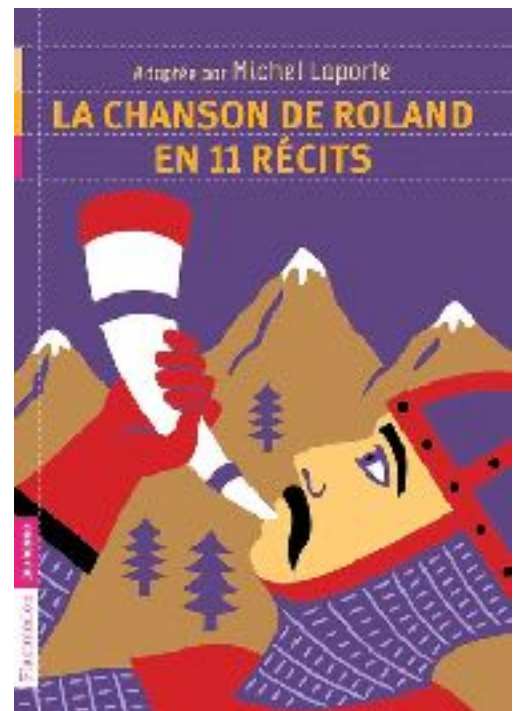
Séquence II - En garde !

Séances 2 et 3

La Chanson de Roland (Flammarion Jeunesse, La Chanson de Roland en 11 récits, Michel Laporte)

Charlemagne a envoyé Ganelon auprès de Marsile, le roi ennemi, négocier la capitulation des Sarrasins. Pour sauver sa vie et se venger de Roland qui l'a fait désigner pour cette mission dangereuse, Ganelon trahit et fait nommer Roland et les douze pairs à l'arrière-garde lors du passage des cols.

L'empereur s'éloigne tandis que Marsile attaque avec une très forte armée. Olivier conseille à Roland de sonner son cor pour rappeler Charles mais celui-ci refuse, considérant que ce serait honteux. Une bataille désespérée s'engage au cours de laquelle les Français multiplient les prouesses avant de succomber un à un. Roland se résout enfin à sonner pour appeler Charlemagne avant de demeurer seul survivant avec l'archevêque Turpin.



Il se bat noblement, le comte Roland, mais il a le corps tout en sueur et brûlant ; il éprouve une vive et grande douleur à la tête ! Sa tempe s'est rompue d'avoir sonné son cor. Pourtant il voudrait bien savoir si Charles viendra. Il reprend l'olifant, en tire un son bien faible. L'empereur cependant s'arrête et écoute.

_ Mes seigneurs, dit-il, tout va très mal pour nous ! Mon neveu Roland nous fera défaut ce jour même. D'après le son du cor, je devine qu'il ne vivra plus beaucoup. Qui veut y être à temps doit presser son cheval ! Et qu'on sonne toutes les trompes que l'armée peut avoir !

On sonne alors soixante mille trompes, si fort que les montagnes en résonnent. Et les vallées leur répondent. En les entendant, les païens n'ont pas envie de rire.

_ Nous aurons bientôt Charles ici ! se disent-ils. L'empereur revient sur ses pas. Ce sont les trompes des Français que nous entendons. Si Roland vit encore quand il arrivera, quel désastre pour nous ! Toute la guerre recommencera et nous y perdrons l'Espagne, notre terre.

Alors quatre cents d'entre eux se rassemblent, bien couverts de leurs heaumes ; ce sont les meilleurs qu'il reste au camp. Ils lancent contre Roland un affreux, un terrible assaut.

Lui, quand il les voit venir, se fait fier, plus fort, plus ardent. Tant qu'il sera vivant, il ne cédera rien. Il remonte sur Veillantif, pile pique de ses éperons d'or fin et fonce au fort de la mêlée.

L'archevêque Turpin l'accompagne ; ils se disent l'un à l'autre :

_ Venez par là, ami, nous avons entendu les trompes de ceux de France. Charles revient, le roi puissant ! Charles arrive, il nous vengera !

De leur côté, les païens se désolent :

_ Nous sommes nés pour notre malheur, disent-ils, et ce jour sera funeste pour nous ! Nous avons perdu nos pairs et nos seigneurs et voilà que Charles revient avec sa grande armée. Nous entendons d'ici ses trompettes et le grand bruit que fait son cri : « Montjoie ! » La valeur du comte Roland est telle que personne ne peut le vaincre. Lançons-lui nos traits de loin puis abandonnons-le sur place.

Ainsi font-ils. Ils lancent en quantité dards, javelots, épieux, lances et traits empennés. Ils brisent et percent l'écu de Roland, rompent et démaillent son haubert mais sans l'atteindre dans sa chair.

Veillantif, lui, est blessé en trente endroits ; sous le comte, il tombe mort. Puis les païens s'enfuient en hâte du côté de l'Espagne furieux et courroucés, laissant Roland seul et sans monture. Il ne les poursuit pas car il a perdu Veillantif, son destrier. Qu'il le veuille ou non, il doit rester à pied.

Il va aider l'archevêque Turpin. Il délace son heaume d'or sur sa tête, lui retire son blanc haubert léger, met sa tunique en pièces sur ses grandes plaies, et ajuste les morceaux. Il le serre alors étroitement contre sa poitrine, le couche avec douceur sur l'herbe verte et d'une voix très douce, lui fait cette prière :

_ Gentilhomme, donnez-m'en la permission. Nos compagnons que nous aimions tant sont tous morts ; mais nous ne devons point les laisser ainsi. Je vais aller les chercher et les déposer en ligne devant vous.

_ Allez, dit l'archevêque, et revenez. Grâce à Dieu, le champ de bataille est nôtre, à vous et à moi !

Roland s'en va. Tout seul, il parcourt le champ de bataille. Il fouille la vallée, il fouille les hauteurs. Il y trouve Gérin et Gérer, son compagnon ; il

y trouve Bérenger et Othon ; il y trouve Anésis et Samson ; il y trouve le vieux Gérard de Roussillon. Un à un, Roland les prend et revient auprès de l'Archevêque ; il les a déposés tous en rang, à ses genoux. Turpin ne peut pas s'empêcher de pleurer ; il lève la main pour leur donner sa bénédiction.

_ Mes seigneurs, leur dit-il, quel malheur est le vôtre ! Dieu le Glorieux ait vos âmes ! Qu'en paradis il les mette parmi les saintes fleurs ! Ma propre mort m'angoisse car je ne reverrai pas le grand empereur.

Roland s'en est retourné fouiller la plaine. Il y trouve Olivier, son compagnon. Il le serre étroitement contre son cœur et, comme il peut, revient avec lui auprès de l'archevêque. Sur un écu, près des autres, il couche son ami. Turpin les absout tous et les bénit tandis que redoublent la douleur et les larmes de Roland.

_ Bel Olivier, mon compagnon, dit Roland, pour rompre une lance, transpercer un écu, pour vaincre et mettre en fuite l'orgueilleux, soutenir et conseiller l'homme de bien, il n'y a pas de meilleur chevalier sur toute la terre !

À voir ainsi morts tous ses pairs, et avec eux Olivier, qu'il aimait tant, Roland éprouve une douleur si forte qu'il ne parvient plus à se tenir debout. Malgré lui, il tombe en pâmoison.

En le voyant ainsi s'évanouir, l'archevêque tend la main et saisit l'olifant de Roland. À Roncevaux il y a une eau courante. Il y veut aller pour en donner au comte. À tout petits pas, il se tourne en chancelant, mais il est si faible qu'il ne peut même pas avancer, il n'en a plus la force car il a trop perdu de sang. Avant d'avoir fait à peine un arpent, le cœur lui manque, il tombe en avant. Le voici lui aussi dans les angoisses de la mort.

Roland revient de sa pâmoison. Il se remet sur pied mais quel chagrin pour lui de voir couché sur l'herbe verte, au-delà de ses compagnons, le noble archevêque que Dieu a envoyé en son nom.

Turpin s'écrie : « Mea Culpa ! » en levant les yeux vers le haut ; il joint ses deux mains, les tend vers le ciel et prie Dieu de lui donner son paradis.

Il est mort, Turpin, le soldat de Charles. Par son ardeur à la bataille et ses nombreux beaux sermons, il a toujours été son champion contre les païens. Dieu lui donne sa sainte bénédiction !

Roland voit l'archevêque à terre, les entrailles qui lui sortent du corps et la cervelle qui lui coule sur le front. Sur la poitrine, entre les deux épaules, il croise ses belles mains blanches.

Selon la coutume de son pays, Roland fait pour lui cette prière :

_ Gentilhomme de noble lignée, aujourd'hui je vous confie au Dieu glorieux qui est au Ciel car jamais homme ne L'a servi plus volontiers. Puisse votre âme ne manquer de rien, et que lui soit ouverte la porte du paradis !

Roland sent alors que sa propre mort est proche, sa cervelle s'en va par les oreilles. Il prie Dieu d'appeler ses pairs à Lui. Ensuite, pour lui-même, il invoque l'ange Gabriel. Il prend l'olifant, pour qu'on ne puisse lui faire aucun reproche, et Durandal, son épée, dans l'autre main. À travers un guéret, il s'avance en Espagne plus loin que porte un carreau d'arbalète et monte sur un tertre. Sous de beaux arbres, il y a là quatre grosses pierres en marbre. Sur l'herbe verte, Roland tombe à la renverse et perd conscience car sa mort est tout près.

Hauts sont les monts et hauts les arbres, Roland gît immobile sur le gazon. Un Sarrasin longuement l'observe ; il fait le mort, couché entre les autres ; il a souillé de sang son corps et son visage. Voici qu'il se met sur ses pieds, se précipite. Il est fort, courageux et de noble naissance mais, par orgueil, il commet une folie qui lui sera fatale.

Il saisit Roland, corps et armes, en s'exclamant :

_ Il est vaincu, le neveu de Charles ! Cette épée, que je la porterai en Arabie !

Alors il la tire à lui, Roland sent quelque chose. Il comprend qu'on lui ôte son épée, ouvre les yeux et dit seulement :

_ Il m'est avis que tu n'es pas des nôtres !

Il tient l'olifant, qu'il n'a jamais voulu lâcher, et en frappe un grand coup sur le heaume aux pierres serties d'or. Il brise l'acier, la tête et les os du païen, lui fait jaillir les yeux hors de la tête, le renverse raide mort à ses pieds.

_ Misérable, dit-il, comment as-tu osé porter la main sur moi ? Qui l'entendra raconter te jugera fou ! Mon olifant s'en est fendu au bout, l'or et le cristal en sont tombés.

Roland constate qu'il a perdu la vue. Il se relève et fait tous les efforts qu'il peut mais toute couleur a disparu de son visage. Devant lui se

trouve une grosse roche noire. Dans sa grande douleur et sa colère, il la frappe dix fois avec Durandal. L'acier crisse mais ne se rompt pas ; il ne s'ébrèche même pas.

_ Sainte Marie, dit le comte, venez à l'aide ! Durandal, si bonne, quel malheur ! Puisque je suis perdu, je ne peux plus m'occuper de toi. Pourtant, grâce à toi, j'ai gagné tant de batailles, j'ai conquis de si vastes territoires, que Charles tient aujourd'hui. N'appartiens jamais à un homme qui fuirait devant un adversaire car un vrai brave t'a longtemps portée, qui n'avait pas son pareil dans toute la France.

Roland frappe une seconde fois le bloc de pierre noire. L'acier grince sans se rompre ni même s'ébrécher. Roland comprend alors qu'il ne peut pas briser son épée. En lui-même, il commence à la plaindre :

_ Ô Durandal ! tu es belle, claire et blanche ! Au soleil, tu reluis et flamboies ! Charles était aux vallons de Maurienne quand Dieu, du haut du ciel, lui a fait demander par son ange de te donner à un bon capitaine. Le noble roi m'en a donc ceint. Avec elle, j'ai conquis pour lui l'Anjou et la Bretagne, le Poitou et le Maine, la libre Normandie. Pour lui, j'ai conquis la Provence et l'Aquitaine, la Lombardie et toute la Romagne. J'ai conquis la Bavière et les Flandres, et la Bourgogne, la Pologne, Constantinople et la Saxe qui lui ont rendu hommage. Pour lui, j'ai conquis Écosse, Galles, Irlande et Angleterre ! À présent j'éprouve de la douleur et de la peine à cause de cette épée que je ne veux pas abandonner aux païens ! Dieu notre Père, n'infligez pas cette honte à la France !

Roland frappe à nouveau sur une pierre noire, il en détache plus que je ne saurai dire. L'épée crisse mais ne se brise pas, elle rebondit vers le ciel.

Quand le comte s'aperçoit qu'il ne pourra pas la rompre, tout doucement il la plaint en lui-même :

_ Ah ! Durandal, comme tu es belle et très sainte ! Dans ta garde dorée il y a assez de reliques : la dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, des cheveux de monseigneur saint Denis et du vêtement de sainte Marie. Il ne serait pas juste que des Païens te possèdent ! Tu dois être servie par des chrétiens et ne jamais tomber entre les mains d'un couard !

Roland sent bien que la mort l'envahit, qu'elle tombe sur sa tête et son coeur. Il s'en va sous un pin, en haut d'une pente escarpée qui regarde vers l'Espagne. Il s'allonge sur l'herbe verte, la face contre terre. Il place sous lui son olifant et son épée puis il tourne la tête du côté des païens. Il

le fait parce qu'il veut vraiment que Charles dise à tous les siens : « Le vaillant Comte est mort en conquérant. »

Roland sent que son temps est fini. D'une main, il se frappe plusieurs fois la poitrine :

_ Mon Dieu, dit-il, pardon pour mes péchés, au nom de Ta toute puissance ! Pardon pour les petits et pour les grands, pour tous ceux que j'ai commis depuis l'heure où je suis né jusqu'à ce jour, qui sera mon dernier.

Il tend à Dieu le gant de sa main droite et les anges du ciel descendent vers lui.

*Li quels Rollent se jut desuz un pin ;
Envers Espagne en ad turnet sun vis.
De plusurs choses a remembrer li prist :
De tantes teres cum li bers conduits,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignior, kil nourrit.
Ne poet muer n'en plut e ne surpriet.
Mais lui meïisme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit :
« Veire Patene, ki unies ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis,
E Daniel des lions guaresis,
Guaris de mai l'anme de tuz perilz
Pur les pêchez que en ma vie fis ! »
Sun desire giant a Den en puroffrit ;
Seint Gabriel de sa main l'ad pris.
Desur sun bras tenet le chef enclin ;
Juntas ses mains est alet a sa fin.
Deus tramist sun angle Cherubin,
E seint Michel del Peril ;
Ensembl'od els sent Gabriel i vint.
L'anme del cunte portent en pareïs.*

Le comte Roland gît dessous un pin ; du côté de l'Espagne il a tourné son visage. De plusieurs choses, il se prend à se souvenir, de tant de terres qu'il a conquises, de douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne, son seigneur qui l'a nourri. Il ne peut pas s'empêcher de pleurer et de soupirer. Mais il ne veut pas s'oublier lui-même, il bat sa coulpe et prie Dieu de le pardonner :

_ Notre vrai Père, dit-il, qui n'a jamais menti, qui a ressuscité saint Lazare des morts et sauvé Daniel des lions, garde mon âme et défends-la contre tous les périls dus aux péchés que j'ai faits dans ma vie.

Il a offert le gant de sa main droite à Dieu ; saint Gabriel, de sa main, l'a pris. Puis, tenant la tête inclinée sur son bras et les mains jointes, Roland est allé à sa fin. Dieu lui envoie un de ses chérubins et saint Michel du Pêril. Saint Gabriel est allé avec eux. Ils portent l'âme du comte au paradis.